

## Mohamed Kadari

### L'éthique d'un poète maudit, Abu Alaa Al Maari

Considérant l'éthique singulière à partir de l'ascèse freudienne, « Wo Es war soll Ich werden », il nous revient d'examiner en quoi consiste cet exercice pour chacun qui porte sur le devoir d'advenir là où c'était.

Lacan nous enseigne que « la question éthique s'articule d'une orientation de repérage de l'homme par rapport au réel qui organise sa vie psychique et l'oriente au-delà du principe de plaisir <sup>1</sup> ». Notre rapport au réel structure notre vie psychique et nous oriente au-delà du principe de plaisir, soit vers notre jouissance. Voilà ce qui fera notre point de repère dans ce qui va suivre.

Freud nous parle d'un devoir et, comme nous l'indique Lacan, ce devoir ne se justifie ni d'un commandement ni d'une obligation, mais d'un désir <sup>2</sup>.

Le devoir de se conformer aux impératifs surmoïques n'est pas le devoir éthique, et Lacan d'ajouter que le vrai devoir est d'aller contre cet impératif, un impératif originaire repérable chez l'obsessionnel, lequel répond à un commandement par des compulsions et des rituels qui tournent autour du devoir <sup>3</sup>.

Dans le champ de l'éthique, la conformité au désir n'est possible qu'à la condition de dépasser, de franchir le bien, souverain ou pas, qui nous sépare de ce même désir. L'éthique est inhérente au désir.

C'est à partir de ces quelques éléments ramassés que j'aimerais m'arrêter sur un poète et philosophe du x<sup>e</sup> siècle, l'un de ces grands noms de la poésie éthique du monde musulman : Abu Alaa Al Maari, né en Syrie en 937, à Marrat Al Numan, là même où il est enterré.

Une épitaphe a été gravée à sa demande sur sa tombe : « Voilà ce que mon père a engendré, et je n'ai commis ce crime contre personne. » Selon ce poète, engendrer un enfant et l'exposer à ce monde de souffrance est un crime. Cette épitaphe fait exception dans la littérature arabo-musulmane au

point qu'aucune personnalité religieuse n'ose la prononcer, la considérant comme blasphématoire.

Cette épitaphe, avec autant de sagesse que de rejet, marquera longtemps l'esprit des jeunes du monde arabe en général et celui des jeunes Syriens en particulier dans leur confrontation à la barbarie de Daesh et à la dictature syrienne. Cette même épitaphe est depuis des siècles tenue comme preuve indéniable d'hérésie et de blasphème par les fanatiques.

L'épitaphe d'Abu Alaa Al Maari n'est pas sans évoquer pour moi le propos d'Imre Kertész, résumé en quatrième de couverture de son livre *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* : « Proférée du fond de la plus extrême souffrance, la magnifique oraison funèbre affirme l'impossibilité d'assumer le don de la vie dans un monde définitivement traumatisé par l'Holocauste. Ce que pleure le narrateur, ce n'est pas seulement "l'enfant qui ne naîtra pas", c'est l'humanité tout entière. »

Dix siècles après la mort du poète, son œuvre n'a pas cessé de provoquer le trouble. En 2007, lors d'un salon international du livre qui s'est tenu à Alger, une ordonnance du ministère des Affaires religieuses interdisait l'exposition du poète. À cette même époque, soit en 2013, la statue érigée en Syrie à sa mémoire est décapitée par les djihadistes. Ce fut un retour à l'obscurantisme, celui qui a poussé en 1098, soit quarante ans après la mort d'Abu Alaa Al Maari, les obscurantistes de cette époque à dévaster les bibliothèques en détruisant de nombreux ouvrages de ce poète : *Saqt al Zand (L'Éclat du silex)*, un *diwan* de jeunesse, *Rissalt al ghwfran (Épître du pardon)*, constitué de scepticisme et de dérision et qui a suscité la colère de nombreux pays musulmans, puis *Al Uzumiyat (Les Nécessités de ce qui n'est pas nécessaire)*, où il moquera la tyrannie de la rime unique de la poésie.

Les œuvres d'Abu Alaa Al Maari sont considérées comme hérétiques et scandaleuses, ce qui lui a valu d'être souvent tenu à la porte des temples religieux et des salons littéraires. Cela ne l'a pas découragé dans son effort à poursuivre sa transmission à qui voulait l'entendre. Cette transmission visait la transformation plus qu'une adaptation au climat culturel, social et politique. Poète du doute, il écrit : « Quant à la certitude il n'y en a point. Mon effort maximal consiste à conjecturer et à spéculer. »

Le tragique de ce poète se situe entre deux malheurs, si l'on peut dire : sa cécité et son isolement. Son tragique lui servira de moyen d'élaboration. Aveugle et isolé dans une période certes faste culturellement mais trouble politiquement sous le règne de l'empire abbasside, dans une région dévastée par les conflits entre Hammadides byzantins et Fatimides au point où la ville natale d'Abu Alaa Al Maari s'est déclarée contre le pouvoir d'Alep

pour se mettre sous la tutelle des Égyptiens. Une période de chaos où les politiques se sont égarées après la chute du pouvoir exécutif des Abbassides, lequel est remis à la tutelle des Bouyides, l'« Empire des trois frères ».

Abu Alaa Al Maari était loin d'être apolitique au vu de son indépendance et de sa défiance envers la politique qui enferme les gens dans une soumission ; bien au contraire, il s'est affronté à ces conflits dans sa correspondance comme dans sa poésie en dénonçant les opportunistes et leurs perversions. Son éthique, comme nous l'indique Lacan, inhérente à son désir, a des effets sur la politique, les sciences et les liens sociaux.

Ouvert aux sciences des autres cultures et religions – judaïque, chrétienne, grecque et perse –, Abu Alaa Al Maari jouissait d'un véritable épanouissement et d'une ouverture culturelle qui lui conféra un libéralisme face au dogme.

Orienté uniquement par son propre jugement et son audace, il écrit : « La religion est un mythe inventé par les anciens pour exploiter les personnes crédules et réaliser leurs objectifs mondains <sup>4</sup>. » Détaché de tout service des biens et refusant le bénéfice de l'irresponsabilité pour la vérité, il mène une vie simple, refusant toute liaison tant sur le plan privé que politique. Il se tient loin de la rêverie bourgeoise. À trente-six ans, il se rend à Bagdad, capitale de l'empire Abbasside et véritable centre culturel, où il demeure pendant deux ans ; mais, refusant tout compromis et blessé par la perfidie qui règne entre littéraires et politiques, il rentre dans sa ville natale avec une décision radicale de tourner le dos au monde. Il déclare dans une lettre : « Mon âme n'a pas permis que je revienne avant que je ne lui aie juré trois choses : je renonce à tout comme les graines renoncent à leur gousse, je me sépare du monde comme l'oisillon se sépare de sa coquille, je me fixe en ce lieu qui est le mien quand bien même ses habitants fuiraient par peur des Byzantins <sup>5</sup>. »

Il s'agit du véritable franchissement dont Lacan nous parle dans *L'Éthique de la psychanalyse*, une force et valeur qui est le désir, dont l'homme commun est séparé, séparé par une distance infranchissable. Abu Alaa Al Maari était loin d'être un homme commun, il refusa de faire de sa poésie un gagne-pain ou un moyen de protection du seigneur, duquel il refusait tout éloge de circonstance en écrivant dans *L'Éclat du silex* : « Je n'ai point frappé à la porte des seigneurs pour qu'ils m'entendent réciter mes poèmes, je ne leur ai pas adressé des louanges pour obtenir récompense <sup>6</sup>. »

Dans son retrait, il s'est consacré à sa poésie en marquant une coupure avec la question des rimes et en s'imposant une rime nécessitant deux consonnes au lieu d'une comme il est d'usage, ce qui rend sa poésie

difficilement traduisible d'autant qu'elle est composée de mots de l'ancien arabe de l'époque El Djahilya, période d'avant l'Islam. Ce retour à cette origine est pour ainsi dire un retour à *lalangue* primitive. Le terme *Djahilya* est favorable puisqu'il signifie à la fois l'ignorance et la mécréance. Et, de fait, Abu Alaa Al Maari fait usage de cette langue primitive qui dérouté plus d'un lecteur et le confronte à l'ignorance. Pur paradoxe que l'on retrouve dans les cures analytiques, où le savoir va de pair avec la passion de l'ignorance et où le nouveau savoir ne s'obtient qu'à passer par l'horreur du savoir, l'insupportable, l'innommable, l'impossible à dire, condition pour un savoir nouveau.

Si, comme nous l'indique Lacan dans les paradoxes du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, l'homme est jugé selon la conformité à son désir, il n'est pas difficile de reconnaître à ce poète Abu Alaa Al Maari cette même conformité qui lui a fait tourner le dos à la morale traditionnelle, celle qui ravale le désir et érige l'ordre du pouvoir humain.

- 
1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, coll. « Champ Freudien », 1986, p. 21.
  2. [↑](#) *Ibid.*, p. 16.
  3. [↑](#) *Ibid.*
  4. [↑](#) Al-Ma'arri, *L'Épître du pardon*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Orient », 1984.
  5. [↑](#) Al-Ma'arri, *Les Impératifs, Poèmes de l'ascèse* (édition bilingue, poèmes traduits de l'arabe, présentés et commentés par Hoa Hoi Vuong et Patrick Mégarbané), Arles, Actes Sud, coll. « Sindbad », 2009, p. 15-16.
  6. [↑](#) *Ibid.*, p. 12.